

RENCONTRE

La figure de proue des Deschiens navigue durablement sur les vagues du succès. Chroniqueur star de France Inter, il sillonne la France le reste du temps avec plusieurs de ses spectacles dont « La fin du monde est pour dimanche », qu'il reprend au Théâtre du Rond-Point. Par **Sarah Gandillot**



SON ACTU

« **La fin du monde est pour dimanche** », au Théâtre du Rond-Point, du 28 janvier au 28 février. Puis en tournée dans toute la France jusqu'en mai 2015.

« **Pierre et le Loup** », un livre-CD Hélium.



Nicolas Guérbe pour « Les Echos Week-end »

François Morel, l'anti-vedette

Si la vie est une semaine, comme l'explique à son petit-fils un grand-père au fort accent normand au début de son spectacle, alors François Morel est un jeudi. Il tendrait presque vers le vendredi... matin. Cinquante-six ans, un âge fait pour lui. Le cheveu grisonne et s'éparpille. Les pattes-d'oie autour de l'œil le rendent encore plus rieur. La carrure s'est légèrement épaissie. Mais ces traces du temps lui siéent. Peut-être aussi parce qu'en ce jeudi de sa vie, tout lui sourit. Le vendredi... (matin, justement !) de chaque semaine, une grande partie des Français attend impatiemment, derrière son poste de radio, sa chronique sur France Inter. A 8 h 55 pétantes, Micheline monte un petit peu le son devant son bol de café, Gilbert au volant de sa voiture et Caroline sous sa douche. Pour entendre les mots de Morel. Son regard tendre et décalé sur l'actualité, sa plume incisive parfois, moqueuse souvent, poétique toujours. Micheline, Gilbert et Caroline ont versé une larme en entendant son hommage à Hervé Gourdel, souri avec nostalgie en écoutant sa lettre à Georges Moustaki juste après sa mort, ou celle à son père disparu, gauchiste devant l'éternel, face à Mélenchon. Le 11 janvier dernier, son billet adressé au collaborateur de « Charlie Hebdo », Patrick Pelloux, les a bouleversés. « *Les chroniques qui marquent le plus les gens sont celles où l'émotion pointe. C'est rarement le cas dans l'actualité alors, quand elle fait son apparition, cela devient un petit événement* », assure le comédien. Mêler le rire au tragique, le second degré à la nostalgie, le dérisoire à la mélancolie, le style Morel est là, digne héritier, à ce titre, de l'une de ses idoles, l'écri-

vain Alexandre Vialatte, célèbre chroniqueur du journal « La Montagne », avec qui il partage le goût de l'absurde, de la poésie du quotidien, et le sens du pittoresque.

Des odes aux petits riens

Cet imaginaire, il le déploie aussi sur les scènes de France. Un soir glacial sonnait le glas de l'année 2014, parmi tant d'autres, une ribambelle de petites bonnes femmes permanentées et de messieurs en pantalon de tweed rejoignent la salle Marcel Carné de Saint-Michel-sur-Orge pour aller l'entendre raconter des histoires. Celle de l'enfant triste qui n'aimait pas le cirque, du comédien de second zone, de l'homme amoureux d'une huître claire, de cette petite vieille fan de Sheila, et un palpitant direct depuis la crèche de Bethléem sur France Bleue Judée. Autant de petites pastilles, odes aux petits riens, où la prose morélienne exulte : « *La chronique comme les chansons ou les saynètes me vont bien car je suis assez laconique dans mon écriture. J'aime les mondes qui se racontent en miniature* », confirme-t-il. Le public, acquis à la cause, s'en délecte. Tantôt amusé, tantôt attendri par ce comédien aux allures de VRP, tout droit sorti d'un dessin de Sempé, qui fait désormais partie du patrimoine. Les salles sont pleines à craquer pour aller applaudir à tout rompre cette anti-vedette, qui sait sublimer l'ordinaire. « *Ma chronique sur Inter a changé mon rapport au public. Maintenant, ils ont l'impression de me connaître un peu, et c'est sûrement vrai. Je suis un acteur de proximité* », s'amuse-t-il, ravi.

Dans « La fin du monde est pour dimanche », il raconte le temps qui passe, la peur de la mort. La mélancolie affleure à tous les

OFF

Votre addiction du week-end ?

Faire mon marché, à Ermont (Val d'Oise). J'achète des huîtres, du fromage et des DVD. Cela permet de rêver à ce qu'on va manger. On prend son temps. On va voir les commerçants qu'on aime bien. J'adore ça.

Une musique pour vous mettre en transe le lundi ?

En ce moment, Louis Chedid chantant Marcel Mouloudji. Et le dernier album de Souchon-Voulzy. C'est ce qu'il y a dans ma voiture en boucle. J'adore la chanson « Idylle anglo-normande ».

Le chef-d'œuvre qui vous endort ?

J'ai pris beaucoup de plaisir à lire « Du côté de chez Swann » mais je n'arrive jamais à aller au-delà. A chaque fois que je me dis que je vais lire Proust, je relis celui-là... Sinon « Au-dessous du volcan », de Malcolm Lowry.

La pièce honteuse de votre vestiaire ?

Mon vestiaire est essentiellement composé de fringues honteuses. Mon pull à col roulé troué de partout, notamment.

coins de scène. « *Ces inquiétudes, je m'en débarrasse en les mettant sur le plateau. J'ai toujours eu une conscience assez forte du caractère éphémère des choses. Depuis que je suis petit, ça m'a toujours préoccupé. Ma mère m'a raconté récemment qu'enfant, je lui avais déclaré : "Quand on donne la vie, on donne la mort en même temps..." C'est pourquoi je considère qu'un peu de douceur et de gentillesse entre les gens ne sont pas forcément malvenues.* »

Petit déjà, François est donc un être rêveur, aux préoccupations existentielles. L'enfance se passe à Saint-Georges-des-Groseillers, dans l'Orne. Il est le petit dernier. Au-dessus de lui, Annie et Jean-Yves. Chez les Morel, on est ruraux côté mère, cheminots côté père. Grand-mère garde-barrière, père chargé des litiges à la gare de Flers. Et fervent cégétiste. « *Les journées étaient longues parfois. Mais c'est en s'ennuyant qu'on rêve à sa vie* », se souvient-il. Elève moyen, surtout en maths et en anglais, il brille en français et en chant. « *Mon goût de l'écriture est né en 4^e, avec les rédactions de M. Fonteny. A l'époque, je ne quittais pas mon dictionnaire pour trouver des mots qui en foutaient plein la vue. Maintenant, je cherche l'épure et les bons assemblages.* » A la maison, on regarde « Au théâtre ce soir » et Fernand Raynaud. Quand sa grand-mère lui demande ce qu'il veut faire plus tard, François répond « Roger-Pierre et Jean-Marc Thibaud ». La vocation pointe.

L'aventure Deschamps-Deschiens

Le premier frisson surgit lorsqu'il monte sur une chaise pour chanter « Les Marionnettes », de Christophe, à la communion de son frère. Ado, il file à l'Albatros, la maison de la jeunesse et de la culture, prendre des cours de théâtre. Puis, c'est la fac de lettres à Caen. Morel découvre l'humoriste Zouc, les Frères Jacques, Brassens et Guy Bedos. En 1981, il passe l'école de théâtre de la rue Blanche, à Paris. Il a vingt-deux ans. Il rencontre Christine, étudiante aux Beaux-Arts qui deviendra sa femme. « *Je n'ai jamais été beau garçon. Je n'avais pas les rôles de jeune premier. Mais comme mes modèles étaient Jean Rochefort et Michel Serrault, qui ont éclaté sur le tard, je ne m'en faisais pas.* » Les seconds rôles, comme lui, durent plus longtemps... Il joue quelques pièces plus ou moins mémorables. Puis Jean-Michel Ribes le repère pour jouer Alfred, le groom dans « Palace ». Mais le vrai tournant de sa carrière a lieu à la fin des années quatre-vingts lorsqu'il découvre les spectacles de Jérôme Deschamps. Morel, qui vient de devenir l'heureux père d'un petit Valentin, son fils unique, réalise qu'on peut mélanger le rire et l'exigence. Il écrit une lettre à Deschamps. Passe une audition : « *J'ai raconté que mes parents étaient en instance de divorce. Que ma mère, chanteuse de cabaret, aurait aimé que je rencontre des artistes en vue, tandis que mon père souhaitait que je reprenne sa fromagerie.* » Carton plein. C'est la grande aventure Deschamps-Deschiens qui débute. Elle durera dix ans. Dix ans de tournées, d'improvisations, de créativité, de loufoquerie, de succès. Surtout avec « Les Deschiens », mini-série pour Canal+, devenue culte. Morel, improvisateur de génie, en est la locomotive. La France entière se gausse devant ses pitreries et celles de ses comparses Yolande Moreau, Olivier Saladin, Olivier Broche, Atmen Kelif, parodiant les « petites gens », attifées de col roulé orange, de blouse à fleurs et de lunettes triple foyers, à coups de « 36-15 qui n'en veut » et de « miracle Gibolin ». « *Je suis parti car je fournissais beaucoup. J'ai eu envie de revendiquer ce que j'écrivais. Improviser sur une scène est une forme d'écriture. Et les spectacles étaient toujours signés Macha et Jérôme...* » explique-t-il, sans rancœur.

Depuis, Morel navigue en solitaire ou avec des amis (la chanteuse Juliette, Norah Krief, Olivier Saladin). Le vent en poupe. Bourreau de travail, il a toujours mille casseroles sur le feu. « *En ce moment, je rêve à un spectacle sur Léautaud avec Daniel Prévost et à un autre avec Olivier Saladin sur deux espèces de "Bouvard et Pécuchet" qui regarderaient le monde d'aujourd'hui.* » A ses quelques heures perdues, tout de même, il aime « voir des copains, bouquiner, regarder la mer, aller à la pêche à la palourde, se baigner, boire un verre de vin blanc, prendre des cours de chant ». De petits bonheurs simples, dignes de figurer dans ses spectacles. ■